



La chanteuse américaine Dee Dee Bridgewater a vécu longtemps à Paris et a même publié un album de reprises des grands classiques de la chanson francophone.

MARK HIGASHINO

## «Tout ce que j'avais envie de faire m'a été possible»

**JAZZ** Voix légendaire, Dee Dee Bridgewater se produira au Rosey lundi. Dans son dernier album, elle renoue avec le blues de son pays natal. Interview.

PAR ALEXANDRE.CAPORAL@LACOTE.CH

La carrière de Dee Dee Bridgewater a toujours bâti des ponts entre différents courants musicaux. Grande diva du jazz, l'Américaine fait d'abord ses armes aux côtés de big-bands new-yorkais dans les années 1970, commence à chanter avec les plus grands jazzmen du moment, de Sonny Rollins à Dizzy Gillespie en passant par Max Roach. Avant de se tourner vers les comédies musicales de Broadway, devenant à la fois la pétillante sorcière Glinda de *The Wiz* (1975) ou l'incontournable Billie Holiday dans *Lady Day* (1984).

A 68 ans, Dee Dee Bridgewater renoue aujourd'hui avec ses racines. Dans son dernier album, *«Memphis... Yes I'm Ready»*, qu'elle présente à Rolle lundi, la chanteuse chante le blues de sa ville natale et rend hommage aux chansons qui ont bercé son enfance. Du *«Thrill is Gone»* de BB King à Otis Redding, en passant par *«I Can't Stand the Rain»* d'Ann Peebles, The Staples ou encore Al Green. Téléphone depuis les Etats-Unis, où elle donne en ce moment une série de concerts.

**Pourquoi ce retour aux sources, à la musique et au pays de votre enfance aujourd'hui?**

Je faisais des recherches sur mon père (ndlr: Matthew Garrett, trompettiste de jazz) et sur mon enfance. Je suis donc retournée à Memphis, là où j'ai grandi. À l'aéroport, j'ai enten-

du «B.A.B.Y.» de Carla Thomas. Le dédicé. Le soul, le blues, c'est cette musique qui m'a bercée, celle avec laquelle je me sens bien. C'était le moment de m'emparer de tous ces classiques, de faire quelque chose de différent. L'expérience de cet album était tellement incroyable qu'on a décidé d'en faire un deuxième dans la même veine, cette fois-ci avec les musiciens qui m'accompagnent actuellement en tournée.

**Avez-vous découvert des choses sur votre père?**

J'ai enregistré l'album au Royal Studio (ndlr: grand studio de Memphis qui a accueilli Al Green, Chuck Berry ou Buddy Guy). Il se trouve que Lawrence Mitchell, le gérant actuel du studio, est le petit-fils du grand producteur Willie Mitchell. Il avait fait des sessions d'enregistrement avec mon père, qu'il connaissait très bien puisqu'ils avaient été presque voisins... C'est dingue!

**Le titre de l'album «Memphis... Yes, I'm ready», traduit-il une certaine peur de se mesurer au blues et à la soul?**

Au début, ma voix sonnait très jazzy. C'est ma fille Tulani qui m'a rassurée en me disant de simplement chanter, que cette musique était en moi. C'est ce que j'ai fait, et je dois dire que j'ai adoré chanter ces chansons, bien au-delà de ce que je pensais.

**Sentez-vous encore le besoin de vous mettre en danger en tant qu'artiste pour garder un plaisir et une excitation?**

Complètement. J'ai besoin de challenges, tester de nouvelles choses, m'emparer de différents styles de musique. C'est ce que j'ai toujours fait dans ma carrière. Mais je n'ai pas encore publié d'album composé uniquement de mes propres chansons. J'y réfléchis beaucoup. J'ai presque 70 ans, alors j'essaie de cocher toutes les cases de ma liste de choses à faire (rires). J'aimerais davantage jouer au cinéma ou dans des séries TV.

**Il est vrai que vous avez aussi une carrière à Broadway dans les comédies musicales. Que vous ont-elles apporté?**

Ce n'est pas la même chose! Ça ne me manque pas forcément, même si ça m'a beaucoup plu. Broadway m'a appris beaucoup de choses sur la scène, la manière d'occuper l'espace, de bouger son corps, de créer un personnage et raconter une histoire. C'est grâce à cela qu'aujourd'hui j'aborde mes concerts comme une performance globale. J'ai d'ailleurs donné des cours à de jeunes chanteuses pour qu'elles soient plus à l'aise sur scène.

**Mais vous êtes vite retournée à votre premier amour du jazz...**

Ce n'est pas une histoire de va-et-vient. Je n'ai jamais quitté le jazz. Tony Bennett disait de lui-même qu'il était un «jazz entertainer».

C'est comme ça que je me sens. Le jazz, c'est le socle de ma carrière. Le reste a juste été complémentaire.

**Vous avez vécu 24 ans en France, publié un album de reprises de la chanson française, «J'ai deux amours». Qu'aimez-vous particulièrement dans cette culture musicale?**

(Elle répond en français) La France fait partie de ma vie. Bien sûr que j'adore cette culture, j'ai même marié un français! Maintenant, je suis retournée vivre aux Etats-Unis depuis 2010, à la Nouvelle Orléans. Mais j'ai toujours un garde-meuble là-bas, au cas où j'aurais envie d'y revenir (rires). Pour répondre à votre question, j'ai essayé de trouver des grands classiques de la chanson française, qui étaient aussi connus par les anglophones. Cet album, je l'ai fait pour remercier la France pour tout ce qu'elle m'a donné, pour m'avoir ouvert les bras et m'avoir permis de me réaliser en tant qu'artiste. Tout ce que j'avais envie de faire m'a été possible.

### Infos

En concert lundi 12 novembre, 20h15 au Rosey Concert Hall, à Rolle.  
En savoir plus:  
[www.roseyconcerthall.ch](http://www.roseyconcerthall.ch)

## La performance qui s'amuse de l'art contemporain

### SPECTACLE

La Nyonnaise Cerise Rossier propose un cours d'histoire de l'art un peu particulier.

L'art contemporain... Une étiquette qui évoque tout et rien à la fois. Elle peut effrayer, susciter le rire, l'incompréhension. C'est de cela dont s'amuse «CaCà», une performance dramatico-musicale qui prend ses quartiers à Genève au théâtre de la Traverse ce soir et jusqu'au 11 novembre. «CaCà» est l'œuvre de la Nyonnaise Cerise Rossier à travers sa compagnie «La Société du spectacle», fondée en 2016.

### Susciter la curiosité

«CaCà» est jouée en plusieurs tableaux sur une scène octogonale: un artiste contemporain y entre et entame une performance de quatre heures, vite ébranlée par un élément perturbateur. Les dimensions s'enchaînent jusqu'à se distancier de l'art, de la vie. Jusqu'à rire, souvent. «C'est comme une médiation d'une partie de l'art qui est rejetée et je m'amuse de ce rejet, que moi-même j'ai eu jeune en voyant un tableau de Malevitch – carré noir sur fond blanc – (...) C'est une ode à l'amour de l'art couplée à un jeu plutôt clownesque et des fois très professoral», commente Cerise Rossier.

Sur scène, la comédienne-plasticienne dispense un cours en sculptant des formes géométriques. Bib San, un compositeur de musique électronique, amène sa patte sonore à l'ensemble: «Ce sont des sons romantiques, planants. C'était un pari de les coupler à un jeu... tonitruant», détaille Cerise Rossier, qui a coécrit le spectacle avec Sigrid Bordier.

Et puis, il fallait poser la question qui nous brûlait la plume: pourquoi «CaCà»? «Ça peut être plein de choses – un nouveau courant artistique, un mot qui fait rire les enfants – mais surtout, c'est repoussant tout en suscitant la curiosité», s'amuse l'artiste. Cerise Rossier et son équipe prendront donc leur public par la main, une heure durant. Eh oui, quatre heures, c'était pour rire! «On va tous dans la même direction. D'un coup, on a le droit de dire «je me suis emmerdé à cette performance» ou «j'ai pas aimé, j'ai pas compris.» MPO



«CaCà» au Théâtre La Traverse, 50, rue de Berne, Genève. Je, ve, sa 8-10 nov à 20h et di 11 nov à 19h. Réservations au 079 756 11 61

## Les vagabondages «intranquilles»

### NYON

Bernard Boujoul présente sa nouvelle exposition à l'espace Murandaz.



«Méditerranée» BERNARD BOUJOL

L'espace Murandaz sera teinté d'une pléthore de couleurs durant ce mois de novembre où est présenté «Vagabondages?» de Bernard Boujoul. «Les vagabondages sont mes souvenirs de voyages», explique le peintre. Des tons sablés rappellent les

nombreux voyages de l'artiste dans les déserts du monde. Pour l'essayiste et ami du peintre, Jean Perret, l'artiste ne fait pas preuve dans sa nouvelle exposition de vagabondage mais d'une volonté de mobiliser et de déranger le spectateur. De lui faire subir «l'intranquillité».

Au-delà des escapades, certaines œuvres se veulent plus engagées, comme «Méditerranée», faisant référence à la traversée des migrants pour venir en Europe. «Le rouge de cette toile est le sang qui se mélange à l'eau et le noir représente les âmes de ceux qui y sont restés», précise l'artiste. Des tons chauds qui glacent par l'inquiétude et la réalité qu'ils dégagent. PB

«Vagabondages?», 1er au 30 novembre, Espace Murandaz Nyon. Mardi au vendredi de 14h45 à 18h et samedi de 14 à 17h.